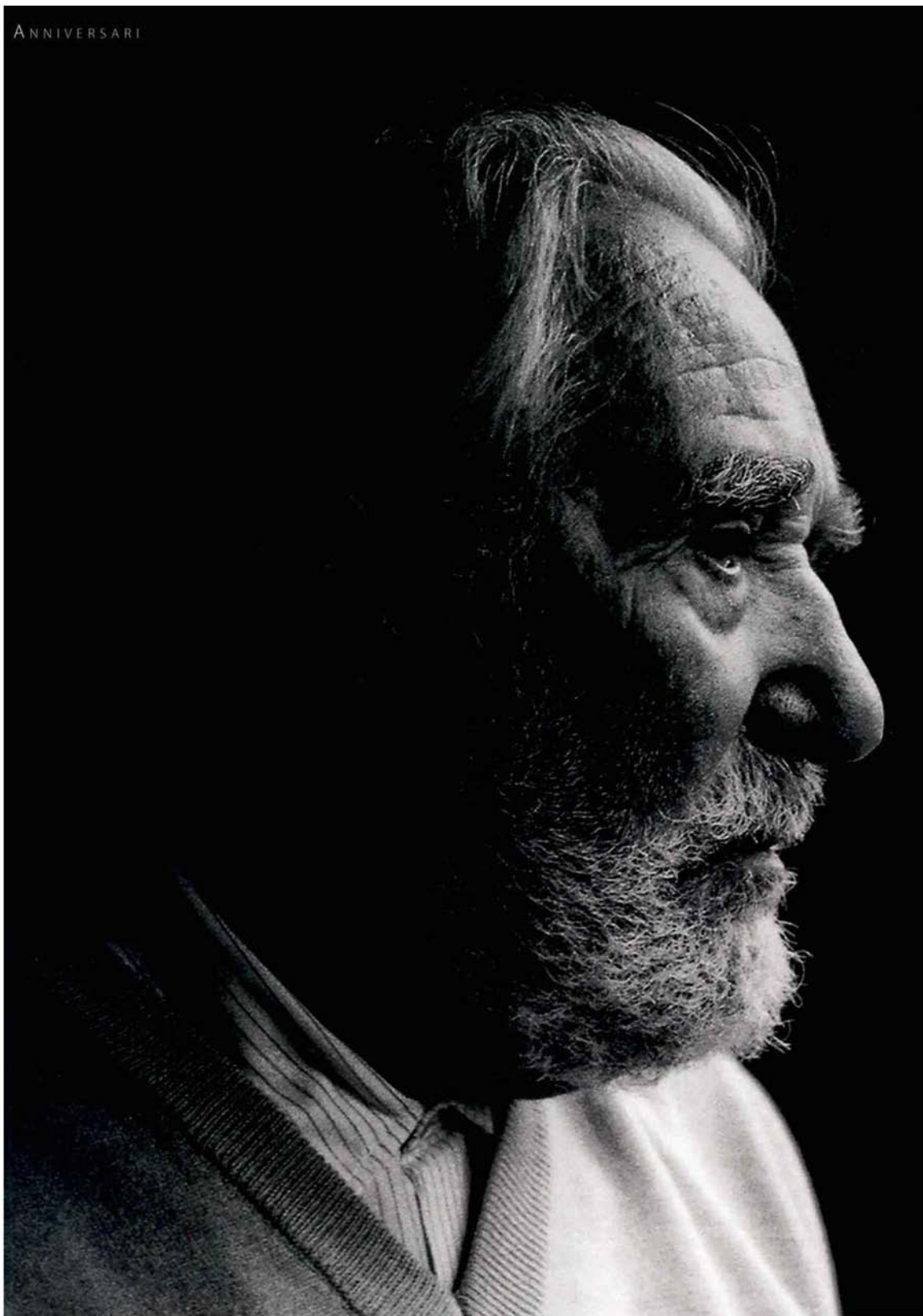


ANNIVERSARI



MARIO RIGONI STERN

# RACONTER NON PAS LA GUERRE MAIS LES HOMMES

GIL EMPRIN | PHOTOS © LOÏC SERON

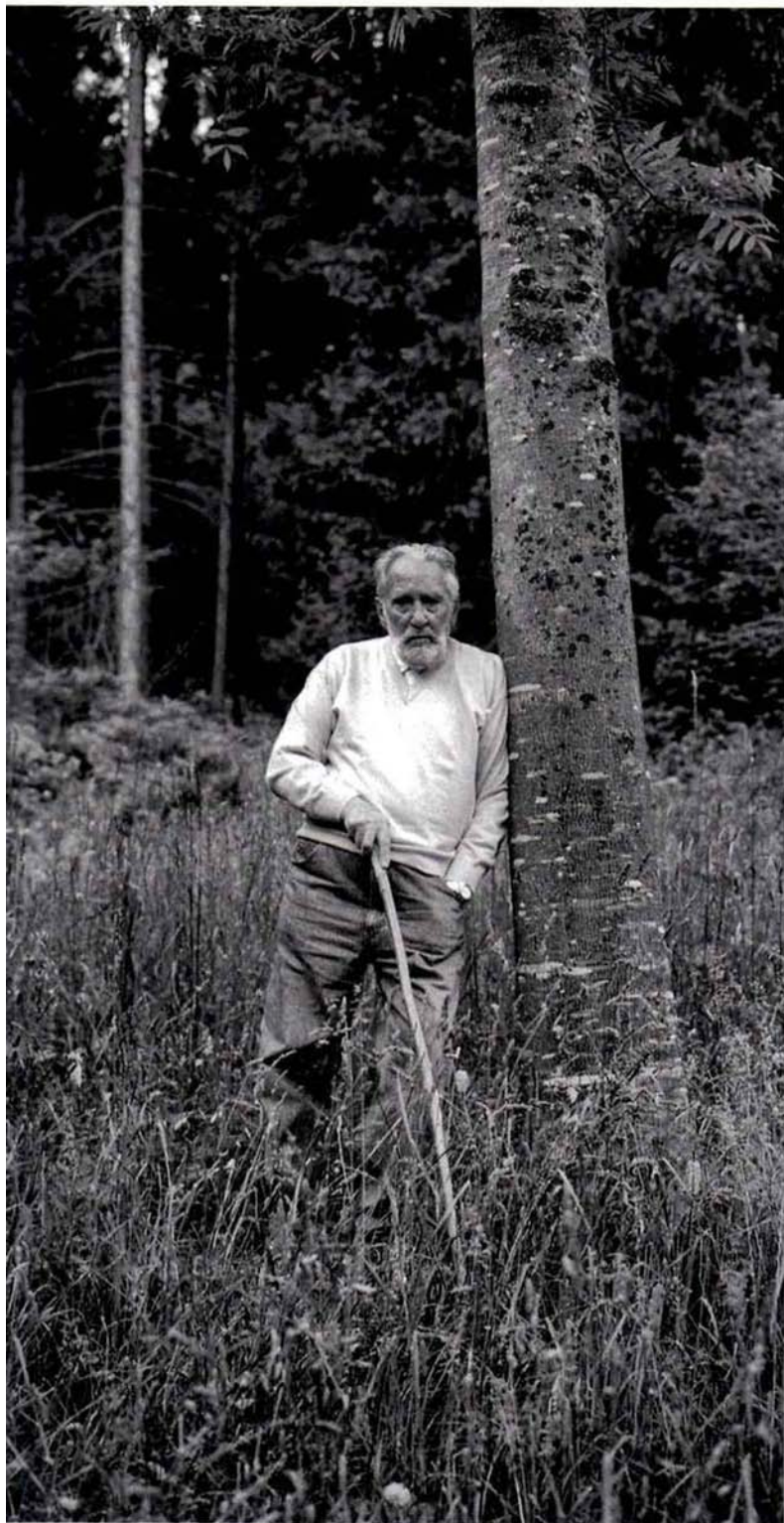
Gardien de la mémoire des Alpes et de son peuple, Mario Rigoni Stern fut l'un des plus grands narrateurs de l'épopée tragique de l'armée italienne en Russie et de l'humanité du monde paysan, vaincu mais jamais effacé de l'histoire du vingtième siècle. L'auteur de cet article, l'historien Gil Emprin, a bien connu Mario Rigoni Stern et noué une profonde amitié avec lui. À l'occasion du 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de l'écrivain, place à la rencontre avec le célèbre « sergent dans la neige ».

Il s'est approché de l'homme, lui a demandé s'il habitait là en juin 1940.

- « *Oui*, - a répondu Robert Arpin, moniteur de ski retraité, habitant du Mous-selard, hameau de Haute Tarentaise -, *mais en juin 40, nous avons été évacués dans la Drôme et en Haute-Loire, parce que les Italiens voulaient nous envahir* »

- « Eh bien, moi, j'étais l'envahisseur » a dit doucement Mario Rigoni Stern.

C'était en septembre 2001, et l'ancien éclaireur chasseur alpin devenu écrivain revenait à 80 ans sur les lieux de son premier champ de bataille. En acceptant l'invitation d'Hervé Gaymard, président du conseil général de la Savoie passionné d'histoire et de littérature, le très casanier écrivain avait souhaité retrouver les paysages et les souvenirs qu'il raconte dans « *Quota Albania* » (traduit sous le titre « *En guerre* »).



Le 10 juin 1940, pensant exploiter le désastre militaire français face aux Allemands, Mussolini avait lancé ses *alpini* à la conquête de butin territorial. Ce n'était que le début des longues et terribles expériences de guerre qui ont marqué la vie et l'œuvre de Mario Rigoni Stern. La tentative d'invasion de la Savoie n'était certainement pas la pire : la bataille n'a duré que 4 jours, mais l'éclaireur de 19 ans, rêvant d'aventures, agile et endurant, y a découvert la guerre de Mussolini et les effets de la guerre. Il a vu ses premiers morts, compris le déchirement des soldats du Val d'Aoste contraints de faire la guerre à la France où plus de 20 000 Valdôtains avaient émigré, constaté les carences de l'armée italienne.

Les campagnes successives en Albanie, en Grèce pendant l'hiver 1940-41 et surtout en URSS en 1942-43 ont confirmé tragiquement les caractères de la guerre mussolinienne : décisions géopolitiques sans rapport avec les moyens du pays, impréparation, haut commandement défaillant.

Celui que ses camarades appelaient « Pied léger » a perdu ses illusions de jeune homme élevé dans les structures fascistes et passionné de littérature d'aventure. La rhétorique fasciste s'est noyée dans le froid, à la neige, la boue, la faim, l'incurie du commandement.

Sans jamais le présenter comme tel, le récit qu'il fera de ses expériences de guerre est un réquisitoire contre le fascisme. S'il est passionné d'histoire, Mario Rigoni Stern ne « fait » pas l'historien. Il ne raconte pas la guerre, mais les hommes dans la guerre. Ce faisant, il livre une fine analyse politique à hauteur d'homme et de soldat. Comment mieux dire l'état d'esprit de la troupe quand un de ses camarades déchire la photo du Duce reçue pour le « Noël fasciste » de 1940 et la mange en morceaux dans sa soupe ?

Sa patrie, Mario Rigoni va la trouver désormais dans l'espoir de rentrer chez lui et dans la chaleur et les valeurs humaines de ses camarades et de quelques officiers. Dans la terrible retraite d'URSS en 1942, où le corps expéditionnaire italien perdra 90 % de ses effectifs, la raison de vivre du « sergent dans la neige », titre du livre qui a fait sa célébrité, c'est justement de survivre, pour rentrer au pays, et essayer de sauver ses camarades avec lui.

Prisonnier des nazis après la débâcle de septembre 1943, quand les nouvelles autorités

italiennes signent un armistice avec les Alliés sans consignes ni information à leurs troupes, c'est encore le petit pays, le paysage de ses montagnes natales qui le fait tenir. Il s'échappera du camp en avril 1945, dans le désordre de la fin de la guerre, et rentrera à pied chez lui le 9 mai 1945.

En l'accompagnant dans ces hameaux savoyards, sous la pluie, comme en juin 40, j'essayais de le confronter à ses écrits et aux événements de 1940. Il me demandait des détails sur le dispositif français : qui étaient les soldats français ? des gens d'ici ? d'où venaient les tirs d'artillerie ? Qui était vraiment ce lieutenant Bulle, dont on parlait beaucoup côté français ?

Sa parole, aussi sobre que son écriture, ramenait sans cesse aux hommes plus qu'aux événements : à Robert Arpin, il a expliqué qu'après deux jours et deux nuits sous la pluie, la neige et les bombardements, il avait trouvé dans un chalet d'alpage du fromage et de la polenta froide, et se sentait coupable de manger en imaginant le départ en catastrophe des habitants. Comme en écho, sa famille aussi avait dû quitter en 1915 le plateau d'Asiago, menacé par l'avance autrichienne et enjeu d'une longue et féroce bataille, une sorte de Verdun alpin. Il a passé son enfance dans les années 20 dans une région dévastée, où la récupération de métaux, de douilles d'obus, faisait vivre et trop souvent mourir des jeunes privés d'avenir.

Dans l'hospice du col du Petit-Saint-Bernard, qui conserve sur sa façade les traces de balles des combats de 1940 et 1945, Hervé Gaymard avait organisé une cérémonie et une rencontre en l'honneur de Mario Rigoni Stern, avec ses traducteurs, son éditeur français, des journalistes. Il avait dû faire intervenir les services de l'équipement, car à 2 200 m d'altitude, il neigeait dru comme en 1940, la neige tenait sur la route. La photo de Rigoni sous la neige avec son grand manteau à la une de la presse régionale, traduit bien l'atmosphère presque poétique du moment et du lieu. Nous avons fait rencontrer Rigoni et Ovide Blanc : éclairé skieur comme Rigoni, mais côté français, Ovide, sous les ordres du lieutenant Bulle, patrouillait au col de la Seigne, grimpait à l'aiguille des Glaciers pour surveiller les mouvements des troupes italiennes. En 1943, il est devenu maquisard, toujours sous le commandement de Jean-Marie Bulle.

Après les discours un peu formels, on a retrouvé Ovide et Mario dans un coin de l'hospice. Ovide avait sorti de sa poche une petite bouteille de Perrier remplie du génépi de sa fabrication. Ils se racontaient leurs vies de soldats, d'agriculteurs, de chasseurs et buvaient le génépi en se disant qu'ils auraient bien pu s'entre-tuer soixante ans auparavant...

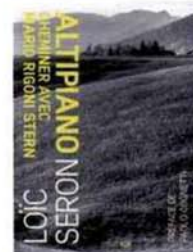
J'ai revu Mario Rigoni Stern à Asiago, deux ans plus tard. Entre-temps, j'avais rempli la tête de mes amis de l'association Voiron-Bassano del Grappa avec son histoire et ses livres, et il m'avait fait l'honneur de préfacier mon travail sur Jean-Marie Bulle. Sa femme, qui veillait avec attention sur sa santé, lui avait donné la permission de 22 heures ! Dans la salle municipale d'Asiago, gentiment mise à notre disposition par le maire, nous étions une cinquantaine, la discussion dura deux heures. Nous l'avons fait parler de ses livres, de sa vie, de l'Italie, de sa détestation de Berlusconi, de son ami Primo Levi dont il n'a pas pu calmer les angoisses.

Je me souviens du silence, de la qualité de l'écoute et de l'échange. Il nous disait comment le paysage de la région est marqué par les guerres, mais comment les hommes et la nature guérissent le paysage sans en effacer les traces : les chemins militaires sont devenus des pistes de vélo et de ski de fond. Il nous a dit son émotion quand il est allé au bord du plateau d'Asiago le soir de la grande panne électrique voir la vraie nuit sur la plaine du Pô et écouter la rumeur des villes comme si elles murmuraient leur étonnement.

Le lendemain, un grand ciel bleu régnait sur le plateau recouvert par 15 cm de neige tombée dans la nuit. Sur les conseils de Mario, nous avons visité le cimetière de la classe 1899 : les armées autrichienne et italienne épuisées et décimées avaient envoyé sur le front après quelques semaines de formation des gamins de 18 ans. Après la guerre, les corps de toutes nationalités ont été rassemblés dans un cimetière. On a planté des pins, qu'on a coupés à mi-hauteur quand ils ont eu 18 ans, image d'une jeunesse fauchée pour rien.

Raconter non pas la guerre, mais les hommes et les paysages dans la guerre, c'est toute la chaude humanité de l'œuvre de Mario Rigoni Stern.

Loïc Seron  
**ALTIPIANO  
CHEMINER  
AVEC MARIO  
RIGONI STERN**



Éditions Rue d'Ulm  
240 p. | 22 €

Mario Rigoni Stern aurait eu cent ans en 2021. Comment naît un écrivain de cette envergure ? Dans quel lieu, quels paysages ? Le plateau d'Asiago, au nord-est de l'Italie, a été fondamental pour lui. En décrivant l'*Altipiano*, cette étonnante île de terre suspendue au-dessus de la plaine de Vénétie, en chroniquant la vie de son peuple, l'auteur du *Sergent dans la neige* a parlé du monde entier, préfigurant la pensée écologiste globale. Loïc Seron a parcouru le Haut Plateau à pied pour évoquer l'esprit d'un homme qui a tiré de sa montagne la force de vivre debout et de se souvenir, la volonté de comprendre et de témoigner, en harmonie avec le monde. Textes et 80 photographies couleurs et noir et blanc.